

Qui est notre prochain ?

Luc 10, v 25 à 37

Frères et sœurs, chers amis, je suis heureux d'avoir partagé avec vous ce matin la lecture de quelques très beaux textes, qui font plaisir à lire et plaisir à entendre : cet extrait de l'Écclésiaste, le psaume 121, et enfin cette magnifique et si connue parabole du bon samaritain.

Que lit-on dans ce texte ? Un docteur de la loi, donc de ceux qui font autorité chez les juifs, mais qui cherchent toujours à piéger Jésus, qui lui pose une première question « que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? ». Jésus, qui doit se méfier des questions des dignitaires juifs, répond par une autre question :

« qu'est-il écrit dans la loi ? Qu'y lis-tu ? »

L'homme, qui est un spécialiste des écritures, lui répond en citant les deux premiers commandements : « tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, de toute ta force, de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même ». Jésus lui confirme « fais cela, et tu vivras ».

L'histoire pourrait se terminer là, sans autre commentaire, car les commandements sont la base de toute pratique religieuse chez les juifs, mais l'homme insiste, avec cette question bien évidemment fondamentale « et qui est mon prochain ? »

Comme souvent, Jésus répond non pas à nouveau par un commandement, mais par une mise en situation. La parabole du bon Samaritain, c'est un peu la tarte à la crème de l'Évangile : un message ultra simple (d'un côté l'homme humble, gentil et spontané, de l'autre les religieux puissants indifférents au malheur de leurs semblables), une fable morale que tout le monde peut comprendre et s'approprier, la preuve, ce bon Samaritain qui a traversé les âges jusqu'à devenir un nom commun ;

A cette question « qui est mon prochain ? » qui a taraudé l'humanité entière depuis Jésus, la réponse n'est pas si simple parce que, soyons honnêtes, on ne peut pas aimer tout le monde, c'est-à-dire n'importe qui. Trop de perfection, trop d'efforts, trop d'irréalisme. Je ne peux pas aimer tout le monde. Je veux choisir, sélectionner mon prochain, mon frère, mon clan. Aimer les miens par obligation et par coutume. Ce bon sens apparent fort bien partagé qui, sous prétexte de proximité, dresse les uns contre les autres parce qu'il refuse l'universel.

Qui est mon prochain, qui est notre prochain ? Mon frère, mon père, l'homme que je croise au coin de la rue ou dans mon activité professionnelle ? Est-il réellement proche ou vraiment lointain ? Me ressemble-t-il ou pas ?

Partageons-nous la même culture, la même religion, le même Dieu, le même peuple ? Existe-t-il un portrait-robot de mon prochain, qui me permettrait de mettre en pratique un commandement de façon simple, comme le souhaitaient les juifs au temps de Jésus ?

Je voudrais partager avec vous quelques réflexions que m'inspire la question du docteur de la loi, et surtout les réponses de Jésus. Pour moi, cette question et cette réponse de Jésus en forme de parabole, c'est une leçon de vie.

Une leçon de vie en trois étapes principales, que je voudrais aborder avec vous ce matin :

- Une leçon de vie contre l'indifférence
- Une leçon de vie contre la peur
- Une leçon de vie pour nous pousser à l'action.

1- Une leçon de vie contre l'indifférence

« Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho ». Pas « un juif », ou « un Romain » ou « un docteur de la loi », non, « un homme descendait de Jérusalem à Jéricho ». Dans tout ce texte, Jésus qualifie précisément tous les personnages (un sacrificateur, un lévite, un samaritain), mais l'homme, le blessé, lui il reste « un homme ». Celui dont on ne dit rien. Dont on ne sait rien. Ni s'il est riche, intelligent, juif, esclave, marchand, berger, ou roi, c'est « un homme ». Et c'est la première chose importante, qui fait de cette parabole un texte à portée universelle. On pourrait remplacer « un homme par « n'importe qui », ou « quelqu'un », ce serait la même chose. En d'autres

termes ce n'est pas parce que cet homme fait partie de mon clan que je dois m'occuper de lui, c'est juste parce qu'il est blessé et que c'est « un homme ».

Immédiatement après, Jésus raconte un truc simple : le prochain, c'est celui dont on s'approche.

Par ordre d'entrée en scène, le sacrificateur et le lévite passent sur le chemin, voient le blessé (c'est bien précisé), et continuent leur chemin. La route de Jérusalem à Jéricho, c'est bien connu, c'est une route dangereuse, on ne s'y attarde pas. Tous les deux sont des dignitaires du culte juif. La loi juive leur interdit de pratiquer le culte si leurs mains sont souillées de sang. Il est donc probable qu'en un quart de seconde ils ont remarqué le blessé, et aussitôt évacué la possibilité de lui venir en aide, de peur de ne pas arriver à temps, ou de ne pas respecter la loi. La fameuse loi qui est la colonne vertébrale de la religion juive. Ils ont alors oublié l'homme blessé, qui ne fait partie ni de leur vie, ni de leur cercle, et dont personne ne saura qu'ils ne l'ont pas aidé.

Le Samaritain, à l'inverse, passe, voit, et s'approche, « ému de compassion ». Cet homme ne lui est rien, mais c'est un homme. Un homme blessé, qui a besoin de secours. Et à ce moment précis, il est le prochain de cet homme. Les Juifs méprisent les Samaritains, qu'ils considèrent comme des mécréants capables de s'adonner aux rites païens ; l'accès au temple leur est refusé. Bien que ce point soit controversé, ils se sont séparés des juifs car ils ne supportaient pas la centralisation du pouvoir au temple. Les Samaritains sont peut-être un peu les protestants des juifs ?

Il faut donc que le héros du jour soit le Samaritain, considéré comme indigne du temple, mais pour lequel la transgression des règles va de soi lorsqu'il s'agit de sauver un homme. A-t-il craint l'homme à terre ? A-t-il pensé qu'il allait être en retard à son rendez-vous ? L'histoire nous montre, à l'inverse, un homme qui se lance immédiatement dans l'action, sans réfléchir, car l'urgence et les circonstances lui commandent un comportement de secouriste. Qui ne regarde pas non plus s'il y a des témoins de son geste ou pas.

Combien de fois par jour passons-nous à côté d'un homme qui pourrait être notre prochain ? Que nous le connaissions ou non, combien de fois par jour sommes-nous réellement disponibles, sans contrainte, pour quelqu'un ?

Chacun d'entre nous partage son temps entre travail, famille, courses, activités et obligations diverses qui laissent peu de temps réellement disponible pour le reste : écouter, regarder, observer, être attentif à ceux qui en ont besoin. Combien de fois disons-nous « je n'ai pas le temps » ? A notre fils qui nous reproche de ne lui parler que de ses résultats scolaires ? A notre collègue de bureau, que nous avons vu faire difficilement face à des problèmes, sans prendre une minute pour lui tendre la main ? A notre conjoint qui a besoin de notre présence alors que nous sommes concentrés sur notre priorité du moment ?

Le plus triste est de constater que ce peu de temps disponible est souvent passé sur nos smartphones, sur les réseaux sociaux, happé par les relations virtuelles et les malheurs bien loin de nous... On ne regarde plus l'autre dans la rue, dans les transports, mais on a les yeux vrillés sur l'écran de son téléphone. On croit avoir accès au monde, et en fait on se coupe du quotidien. Comment dans ces conditions permettre à l'autre de vous considérer comme prochain ?

Première réponse : Le prochain est celui qui nous dérange, qui bouleverse notre emploi du temps. Le caillou dans la chaussure, l'imprévu qui nous retarde. Rien ni personne ne peut l'inscrire à l'avance sur notre agenda.

2- Une leçon de vie contre la peur

Au temps de Jésus-Christ, le monde extérieur fait peur, les guerres tribales sont incessantes ; l'appartenance à un groupe est donc un gage apparent de sécurité. On craint la différence, le lointain, celui qui n'est pas du clan. Passer au-delà de son premier cercle (famille et proches), c'est quasiment impossible.

Encore aujourd'hui, on a peur de ce qui est différent, qu'il soit proche ou lointain. Bien sûr, les clans ne sont plus les mêmes, On se crée de nouvelles tribus, sociales, professionnelles, religieuses encore. On se reconnaît entre soi, sans se risquer vers l'extérieur. On craindra d'engager la conversation avec une personne inconnue. Nous avons peu de chance, aujourd'hui encore plus qu'hier, de rencontrer le différent.

Plus encore que la différence, nous ressentons vite une menace avec ceux qui ne nous ressemblent pas : les mendiants, les roms, l'immigré, la personne handicapée qui dérange, les jeunes, les vieux, les tatoués, etc....

Jésus au contraire s'intéresse à tous les marginaux, les hors nomenclature, les impurs, pour leur rendre leur dignité : Zachée le collecteur d'impôts, la Samaritaine qui lui donne de l'eau, le serviteur du centurion romain, la femme adultère, autant de laissés pour compte qui ne sont jamais regardés, jamais considérés par les Juifs. C'est une vraie leçon car c'est de loin le plus difficile, au temps de la bible comme aujourd'hui. Dialoguer, essayer de comprendre, éventuellement construire avec les inconnus différents, c'est ce qui fait de nous les prochains qui cassent les barrières et apaisent les tensions.

2ème réponse, saisissante, celle du philosophe Ivan Illitch, mort en 2002. Il dit : le Samaritain, c'est un Palestinien d'aujourd'hui qui viendrait, après la bataille, au secours d'un soldat israélien blessé, alors que sa communauté lui commande de le tuer. »

3- Une leçon de vie pour nous pousser à l'action

Dans la parabole, Jésus opère un renversement spectaculaire. Pour lui, le prochain n'est pas le blessé, mais le Samaritain. Il fait comprendre que la question du docteur de la loi est mal posée. Ainsi formulée (qui est mon prochain ?) on se perd dans la théorie, sans jamais agir. Mais lorsqu'on dit, comme Jésus « de qui suis-je le prochain ?, on est déjà au travail. Aimer, c'est agir, sans attendre, sans se poser des tas de questions ou évoquer les interdits, les lois, les scrupules, et aussi sans regarder autour de soi et sans avoir peur.

Aimer, c'est porter secours à celui qui souffre ; c'est écouter ces enfants et ces femmes victimes de violences et les protéger ; c'est soigner les malades, accueillir ou accompagner un migrant, bref c'est devenir le prochain de tous ceux qui en ont besoin. Pas tous bien sûr, mais ceux que Dieu met sur notre route. Bien sûr on peut dire que ce n'est pas notre problème, que l'Etat peut s'en occuper, les associations, les professionnels, les pasteurs... En fait, non, pas seulement, c'est un appel à chacun, à chacune d'entre nous.

Aimer son prochain, c'est agir immédiatement pour sauver l'homme qui est sur cette route. C'est bien cela que Jésus nous dit : l'amour agit. Le prochain dévie sa propre route pour emprunter celle de l'autre, ne serait-ce

que provisoirement. Il donne à l'autre sa propre place et adopte la sienne, sans attendre quoique ce soit en échange.

D'ailleurs, l'injonction n'est pas que personnelle. Elle débouche aussi sur des attitudes collectives. C'est ce que l'on a appelé le christianisme social qui s'est développé au XIXème siècle. C'est bien de prier Dieu, disent ces chrétiens sociaux, mais ce serait encore mieux de s'occuper de nos frères humains. On trouve dans cette tendance Marc Sangnier chez les catholiques, et chez les protestants Wilfred Monod et Charles Wagner, ou encore Paul Vergara qui a sauvé des enfants juifs du quartier de l'Oratoire durant la seconde guerre mondiale.

La vraie question qu'on peut se poser aujourd'hui autour de l'action sociale, c'est « Est-ce qu'on a encore besoin de Jésus-Christ pour cela ? ».

En vérité, en particulier depuis la fin du XXème siècle, on voit globalement dans les pays développés un certain déclin de la pratique religieuse, et un relais pris par la société civile. Il y a aujourd'hui bien des associations qui se créent sans aucune obédience chrétienne ou religieuse, et qui effectuent un travail remarquable sur le terrain. Je citerai deux d'entre elles qui font ce travail de proximité :

Singa qui met en relation des jeunes immigrés en attente de permis de séjour et des familles qui peuvent les accueillir chez eux pendant quelques jours, une sorte d'AirBnB des réfugiés qui compte des milliers de volontaires.

Le Carillon, de l'association La Cloche, qui permet aux sans-abris de trouver chez des commerçants identifiés des services basiques qui leur facilitent grandement la vie : recharger son téléphone, boire un verre d'eau, accéder aux toilettes, bénéficier du Wifi, imprimer ou photocopier des papiers administratifs, réchauffer un plat au micro-ondes, garder des affaires etc. .

Au fond, Jésus Christ ne fait sans doute aucune différence entre le prochain qui agit au nom de Dieu ou pas, comme il le montre bien avec le Samaritain ; et je pense que l'important c'est qu'aujourd'hui encore il se reconnaît dans ces associations, qu'elles soient d'origine religieuse ou non. Entre la foi et l'amour du prochain, il ne fait aucune hiérarchie, mais démontre à chaque instant à quel point l'un conduit à l'autre, et inversement.

3ème réponse, celle de Wilfred Monod : « *Mieux vaudrait avoir vécu sans religion que d'avoir vécu sans amour. Mieux vaudrait avoir servi Jésus-Christ sans le nommer que d'avoir nommé Jésus-Christ sans le servir* ».

Conclusion

Au terme de ces trois points, la leçon de Jésus est claire : le prochain, ce n'est pas moi qui le choisis, mais c'est celui qui fait de moi son prochain, qui se fait si proche que je deviens son prochain. Celui qui est là à un instant et que Dieu a mis sur mon chemin. Et celui dont je m'approche. Il est impossible de savoir par avance qui le sera et qui ne le sera pas. On n'est pas le Samaritain de tout le monde, et on n'est pas le Samaritain tout le temps.

Jésus sait, et il nous le montre dans bien des passages de l'Évangile, que les hommes sont faillibles, que trop souvent l'indifférence ou la peur l'emportent sur tout autre sentiment humain.

Être le prochain de quelqu'un au bon moment : peut-être pas aujourd'hui, mais demain. Prendre conscience que c'est difficile mais qu'on va essayer. L'image du Samaritain est l'un des plus beaux cadeaux que Jésus nous ait fait, car elle nous permet de rester éveillé, de rester disponible, d'être prêt à agir.

Le dernier cadeau enfin, c'est le futur utilisé dans le commandement « tu aimeras ton prochain comme toi-même »; il n'est ni à l'impératif, ni au présent. Ce futur est à la fois une proposition, et une promesse.

Amen